

ÉPREUVES ANTICIPÉES DE FRANÇAIS
Série Technologique
Session 2023
Récapitulatif des lectures et œuvres étudiées

Œuvre retenue pour la deuxième partie de l'épreuve orale :

Pour chaque extrait, indiquer la délimitation précise de l'extrait. Joindre l'ensemble des textes au récapitulatif

OBJET D'ÉTUDE N° 1 : La poésie du XIXe siècle au XXIe siècle

Œuvre intégrale choisie : Baudelaire, <i>Les Fleurs du mal</i>, 1861.	
explication n° 1	« L'ennemi », « Spleen et Idéal », X
explication n° 2	« Une charogne », « Spleen et Idéal », XXIX
Parcours associé : Alchimie poétique : la boue et l'or.	
explication n° 3	Victor Hugo, <i>Les Contemplations</i> , livre III, « J'aime l'araignée et j'aime l'ortie », 1856
Lecture(s) cursive(s) proposée(s) : René Char, <i>Feuillets d'Hypnos</i>, 1946.	

OBJET D'ÉTUDE N° 2 : La littérature d'idée du XVIe au XVIIIe siècle

Œuvre intégrale choisie : Olympe de Gouges, <i>Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne</i>, 1791.	
explication n° 1	« Préambule » (de « Les mères, les filles, les sœurs » à « les droits suivants de la femme et de la citoyenne »)
explication n° 2	« Postambule » (de « Femme, réveille-toi » à « qu'à le vouloir »)
Parcours associé : Ecrire et combattre pour l'égalité.	
explication n° 3	Beaumarchais, <i>Le mariage de Figaro</i> , acte V, scène 3, 1778
Lecture(s) cursive(s) proposée(s) : Etienne de La Boétie, <i>Discours de la servitude volontaire</i>, 1576.	

OBJET D'ÉTUDE N° 3 : Le roman et le récit du Moyen Age au XXIe siècle

Œuvre intégrale choisie : Abbé Prévost, <i>Manon Lescaut</i>, 1731	
Explication N°1	« La rencontre entre Des Grieux et Manon Lescaux » de « J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens » à « et qui a causé dans la suite tous ses malheurs et les miens ».

Explication N°2	« La mort de Manon » de « N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentiments » à « j'attendis la mort avec impatience ».
Parcours associé : Personnages en marge, plaisirs du romanesque	
Explication N°3	Alexandre Dumas, <i>Le comte de Monte Cristo</i> , 1844, « L'évasion d'Edmond Dantès », de « Dantès étourdi, presque suffoqué » à « le falot avait disparu ».
Lecture(s) cursive(s) proposée(s) : Alexandre Dumas fils, <i>La dame aux camélias</i>, 1848	

OBJET D'ÉTUDE N° 4 : le théâtre du XVIIe au XXIe siècle

Œuvre intégrale choisie : Molière, <i>Le Malade imaginaire</i>, 1673.	
explication n° 1	Acte II, scène 5 (de « Hélas ! belle Philis » à « Les sottises ne divertissent point »)
explication n° 2	Acte III, scène 3 (de « Mais il faut demeurer d'accord » à « le ridicule de la médecine »)
Parcours associé : Spectacle et comédie	
explication n° 3	Beaumarchais, <i>Le barbier de Séville</i> , Acte II, scène 13, 1775.
Lecture(s) cursive(s) proposée(s) : Olivier Py, <i>Illusions comiques</i>, 2006.	

OBJET D'ÉTUDE N° 1 : La poésie du XIXe siècle au XXIe siècle

Texte 1

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,
Traversé çà et là par de brillants soleils ;
Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage,
Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils.

Voilà que j'ai touché l'automne des idées,
Et qu'il faut employer la pelle et les râteaux
Pour rassembler à neuf les terres inondées,
Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux.

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve
Trouveront dans ce sol lavé comme une grève
Le mystique aliment qui ferait leur vigueur ?

– Ô douleur ! ô douleur ! Le Temps mange la vie,
Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur
Du sang que nous perdons croît et se fortifie !

Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, « Spleen et Idéal », « L'ennemi », X.

Texte 2

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,
Ce beau matin d'été si doux :
Au détour d'un sentier une charogne infâme
Sur un lit semé de cailloux,

Les jambes en l'air, comme une femme lubrique¹,
Brûlante et suant les poisons,
Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique²
Son ventre plein d'exhalaisons³.

Le soleil rayonnait sur cette pourriture,
Comme afin de la cuire à point,
Et de rendre au centuple à la grande Nature
Tout ce qu'ensemble elle avait joint ;

Et le ciel regardait la carcasse superbe
Comme une fleur s'épanouir.
La puanteur était si forte, que sur l'herbe
Vous crûtes vous évanouir.

Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride⁴,
D'où sortaient de noirs bataillons
De larves, qui coulaient comme un épais liquide

¹Lubrique : qui manifeste un penchant excessif pour les plaisirs sexuels

²Cynique : qui se plaît à ignorer délibérément la morale, les convenances. Sans scrupules.

³Exhalaisons : vapeurs, odeurs répandues par certains corps.

⁴Putride : qui a le caractère de la putréfaction, de la décomposition

Le long de ces vivants haillons.

Tout cela descendait, montait comme une vague
Ou s'élançait en pétillant
On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague,
Vivait en se multipliant.

Et ce monde rendait une étrange musique,
Comme l'eau courante et le vent,
Ou le grain qu'un vanneur d'un mouvement rythmique
Agite et tourne dans son van¹.

Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve,
Une ébauche² lente à venir
Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève
Seulement par le souvenir.

Derrière les rochers une chienne inquiète
Nous regardait d'un oeil fâché,
Epiant le moment de reprendre au squelette
Le morceau qu'elle avait lâché.

- Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
A cette horrible infection,
Etoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion!

Oui ! telle vous serez, ô la reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,
Moisir parmi les ossements.

Alors, ô ma beauté! dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés !

Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, « Spleen et Idéal », « Une charogne », XXIX.

Texte 3

J'aime l'araignée et j'aime l'ortie,
Parce qu'on les hait ;
Et que rien n'exauce et que tout châtie³
Leur morne⁴ souhait ;

Parce qu'elles sont maudites, chétives⁵,
Noirs êtres rampants ;
Parce qu'elles sont les tristes captives
De leur guet-apens⁶ ;

¹Van : panier large et plat permettant de trier et de nettoyer les grains de blé

²Ebauche : première forme d'une œuvre d'art, d'un ouvrage, qui contient déjà en germe les caractéristiques de la production finale

³Punir sévèrement

⁴Triste

⁵Qui n'est pas robuste.

⁶Embuscade, piège

Parce qu'elles sont prises dans leur œuvre ;
Ô sort ! fatals nœuds !
Parce que l'ortie est une couleuvre,
L'araignée un gueux¹;

Parce qu'elles ont l'ombre des abîmes²,
Parce qu'on les fuit,
Parce qu'elles sont toutes deux victimes
De la sombre nuit...

Passants, faites grâce à la plante obscure,
Au pauvre animal.
Plaignez la laideur, plaignez la piqûre,
Oh ! plaignez le mal !

Il n'est rien qui n'ait sa mélancolie ;
Tout veut un baiser.
Dans leur fauve horreur, pour peu qu'on oublie
De les écraser,

Pour peu qu'on leur jette un œil moins superbe,
Tout bas, loin du jour,
La vilaine bête et la mauvaise herbe
Murmurent : Amour !

Victor Hugo, *Les Contemplations*, « J'aime l'araignée et j'aime l'ortie », 1856

¹ Personne qui vit dans la misère

² Gouffre, précipice d'une profondeur insondable

OBJET D'ÉTUDE N° 2 : La littérature d'idée du XVIe au XVIIIe siècle

Texte 1

Les mères, les filles, les sœurs, représentantes de la nation, demandent d'être constituées en assemblée nationale. Considérant que l'ignorance, l'oubli ou le mépris des droits de la femme, sont les seules causes des malheurs publics et de la corruption des gouvernements, ont résolu d'exposer dans une déclaration solennelle, les droits naturels inaliénables¹ et sacrés de la femme, afin que cette déclaration, constamment présente à tous les membres du corps social, leur rappelle sans cesse leurs devoirs, afin que les actes du pouvoir des femmes, et ceux du pouvoir des hommes pouvant être à chaque instant comparés avec le but de toute institution politique, en soient plus respectés, afin que les réclamations des citoyennes, fondées désormais sur des principes simples et incontestables, tournent toujours au maintien de la constitution, des bonnes mœurs, et au bonheur de tous. En conséquence, le sexe supérieur en beauté comme en courage, dans les souffrances maternelles, reconnaît et déclare, en présence et sous les auspices de l'Être suprême, les Droits suivants de la Femme et de la Citoyenne.

Olympe de Gouges, *Déclaration de la femme et de la citoyenne*, « Préambule », 1791

Texte 2

Femme, réveille-toi ; le tocsin² de la raison se fait entendre dans tout l'univers ; reconnais tes droits. Le puissant empire de la nature n'est plus environné de préjugés, de fanatisme, de superstition et de mensonges. Le flambeau de la vérité a dissipé tous les nuages de la sottise et de l'usurpation. L'homme esclave a multiplié ses forces, a eu besoin de recourir aux tiennes pour briser ses fers³. Devenu libre, il est devenu injuste envers sa compagne. O femmes ! Femmes, quand cesserez-vous d'être aveugles ? Quels sont les avantages que vous avez recueillis dans la révolution ? Un mépris plus marqué, un dédain plus signalé. Dans les siècles de corruption vous n'avez régné que sur la faiblesse des hommes. Votre empire est détruit ; que vous reste-t-il donc ? La conviction des injustices de l'homme ; la réclamation de votre patrimoine⁴, fondée sur les sages décrets⁵ de la nature. Qu'auriez-vous à redouter pour une si belle entreprise ? Le bon mot du législateur des noces de Cana ? Craignez-vous que nos Législateurs français, correcteurs de cette morale longtemps accrochée aux branches de la politique, mais qui n'est plus de saison, ne vous répètent : « Femmes, qu'y a-t-il de commun entre vous et nous ? — Tout », auriez-vous à répondre. S'ils s'obstinaient, dans leur faiblesse, à mettre cette inconséquence⁶ en contradiction avec leurs principes, opposez courageusement la force de la raison aux vaines⁷ prétentions de supériorité ; réunissez-vous sous les étendards⁸ de la philosophie ; déployez toute l'énergie de votre caractère, et vous verrez bientôt ces orgueilleux, non serviles adorateurs rampant à vos pieds, mais fiers de partager avec vous les trésors de l'Être suprême. Quelles que soient les barrières que l'on vous oppose, il est en votre pouvoir de les affranchir ; vous n'avez qu'à le vouloir.

Olympe de Gouges, *Déclaration de la femme et de la citoyenne*, « Postambule », 1791

Texte 3

FIGARO, seul, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre.

Ô femme ! femme ! femme ! créature faible et décevante !... nul animal créé ne peut manquer à son instinct : le tien est-il donc de tromper ?... Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en pressais

¹ Qui ne peuvent être vendus, achetés ou confisqués

² Bruit de la cloche

³ Chaînes

⁴ Bien qu'on obtient en héritage

⁵ Acte réglementaire

⁶ Manque de logique

⁷ Inutiles

⁸ Drapeaux

devant sa maîtresse ; à l'instant qu'elle me donne sa parole ; au milieu même de la cérémonie... Il riait en lisant, le perfide¹ ! et moi, comme un benêt... Non, monsieur le comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie !... noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus : du reste, homme assez ordinaire ! tandis que moi, morbleu², perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes ; et vous voulez jouter³ !... On vient... c'est elle... ce n'est personne. — La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié ! (Il s'assied sur un banc.) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée ! Fils de je ne sais pas qui ; volé par des bandits ; élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête ; et partout je suis repoussé ! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie ; et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire ! — Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre : me fusté-je mis une pierre au cou !

Beaumarchais, *Le mariage de Figaro*, Acte V, scène 3 (extrait), 1778.

¹ Qui agit sournoisement, traîtreusement

² Juron exprimant la colère et l'indignation

³ Combattre

OBJET D'ÉTUDE N° 3 : Le roman et le récit du moyen âge au XXI^e siècle

Texte 1

J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens. Hélas ! que ne le marquais-je un jour plus tôt ! j'aurais porté chez mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je devais quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appelait Tiberge, nous vîmes arriver le coche¹ d'Arras, et nous le suivîmes jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures descendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curiosité. Il en sortit quelques femmes, qui se retirèrent aussitôt. Mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour, pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paraissait lui servir de conducteur, s'empressait pour faire tirer son équipage² des paniers. Elle me parut si charmante que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une fille avec un peu d'attention, moi, dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport³. J'avais le défaut d'être excessivement timide et facile à déconcerter ; mais loin d'être arrêté alors par cette faiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses sans paraître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenait à Amiens et si elle y avait quelques personnes de connaissance. Elle me répondit ingénument⁴ qu'elle y était envoyée par ses parents pour être religieuse. L'amour me rendait déjà si éclairé, depuis un moment qu'il était dans mon cœur, que je regardai ce dessein⁵ comme un coup mortel pour mes désirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes sentiments, car elle était bien plus expérimentée que moi. C'était malgré elle qu'on l'envoyait au couvent, pour arrêter sans doute son penchant au plaisir, qui s'était déjà déclaré et qui a causé, dans la suite, tous ses malheurs et les miens.

Abbé Prévost, *Manon Lescaut*, 1731

Texte 2

N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentiments, ni que je vous rapporte ses dernières expressions. Je la perdis ; je reçus d'elle des marques d'amour, au moment même qu'elle expirait. C'est tout ce que j'ai la force de vous apprendre de ce fatal et déplorable événement.

Mon âme ne suivit pas la sienne. Le Ciel ne me trouva point, sans doute, assez rigoureusement puni. Il a voulu que j'aie traîné, depuis, une vie languissante et misérable. Je renonce volontairement à la mener jamais plus heureuse.

Je demurai plus de vingt-quatre heures la bouche attachée sur le visage et sur les mains de ma chère Manon. Mon dessein était d'y mourir mais je fis réflexion, au commencement du second jour, que son corps serait exposé, après mon trépas, à devenir la pâture des bêtes sauvages. Je formai la résolution de l'enterrer, et d'attendre la mort sur sa fosse. J'étais déjà si proche de ma fin, par l'affaiblissement que le jeûne et la douleur m'avaient causé, que j'eus besoin de quantité d'efforts pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir aux liqueurs que j'avais apportées. Elles me rendirent autant de force qu'il en fallait pour le triste office que j'allais exécuter. Il ne m'était pas difficile d'ouvrir la terre dans le lieu où je me trouvais. C'était une campagne couverte de sable. Je rompis mon épée pour m'en servir à creuser; mais j'en tirai moins de secours que de mes mains. J'ouvris une large fosse. J'y plaçai l'idole de mon cœur, après avoir pris soin de l'envelopper de tous mes habits pour empêcher le sable de la toucher. Je ne la mis dans cet état qu'après l'avoir embrassée mille fois avec toute l'ardeur du plus parfait amour. Je m'assis encore près d'elle. Je la considérai longtemps. Je ne pouvais me résoudre à fermer sa fosse. Enfin mes forces recommençant à s'affaiblir, et craignant d'en manquer tout-à-fait avant la fin de mon entreprise, j'ensevelis pour toujours dans le sein de la terre ce qu'elle avait porté de plus parfait et de plus aimable. Je me couchai

¹ Grande voiture tirée par des chevaux servant au transport des voyageurs.

² Bagages.

³ Sentiment d'une intensité extrême.

⁴ Naïvement

⁵ Intention, projet.

ensuite sur la fosse, le visage tourné vers le sable, et fermant les yeux avec le dessein de ne les ouvrir jamais, j'invoquai le secours du Ciel, et j'attendis la mort avec impatience.

. **Abbé Prévost, *Manon Lescaut*, 1731**

Texte 3

Dantès étourdi, presque suffoqué¹, eut cependant la présence d'esprit de retenir son haleine, et, comme sa main droite, ainsi que nous l'avons dit, préparé qu'il était à toutes les chances, tenait son couteau tout ouvert, il éventra rapidement le sac, sortit le bras, puis la tête ; mais alors, malgré ses mouvements pour soulever le boulet, il continua de se sentir entraîné ; alors il se cambra, cherchant la corde qui liait ses jambes, et, par un effort suprême, il la trancha précisément au moment où il suffoquait ; alors, donnant un vigoureux coup de pied, il remonta libre à la surface de la mer, tandis que le boulet entraînait dans ses profondeurs inconnues le tissu grossier qui avait failli devenir son linceul².

Dantès ne prit que le temps de respirer, et replongea une seconde fois ; car la première précaution qu'il devait prendre était d'éviter les regards.

Lorsqu'il reparut pour la seconde fois, il était déjà à cinquante pas au moins du lieu de sa chute ; il vit au-dessus de sa tête un ciel noir et tempétueux, à la surface duquel le vent balayait quelques nuages rapides, découvrant parfois un petit coin d'azur rehaussé d'une étoile ; devant lui s'étendait la plaine sombre et mugissante, dont les vagues commençaient à bouillonner comme à l'approche d'une tempête, tandis que derrière lui, plus noir que la mer, plus noir que le ciel, montait, comme un fantôme menaçant, le géant de granit, dont la pointe sombre semblait un bras étendu pour ressaisir sa proie ; sur la roche la plus haute était un falot³ éclairant deux ombres.

Il lui sembla que ces deux ombres se penchaient sur la mer avec inquiétude ; en effet, ces étranges fossoyeurs⁴ devaient avoir entendu le cri qu'il avait jeté en traversant l'espace. Dantès plongea donc de nouveau, et fit un trajet assez long entre deux eaux ; cette manœuvre lui était jadis familière, et attirait d'ordinaire autour de lui, dans l'anse du Pharo⁵, de nombreux admirateurs, lesquels l'avaient proclamé bien souvent le plus habile nageur de Marseille.

Lorsqu'il revint à la surface de la mer le falot avait disparu.

Alexandre Dumas, *Le comte de Monte Cristo*, I, 21, 1844.

¹ Etouffé par l'eau. Les corps des prisonniers sont en effet jetés à la mer, un boulet au pied.

² Drap dans lequel on enveloppe un mort.

³ Grosse lanterne.

⁴ Ceux qui creusent les fosses dans les cimetières ; ici, les hommes qui ont jeté Dantès à la mer pour en faire son tombeau.

⁵ Petite calanque à l'entrée de Marseille.

OBJET D'ÉTUDE N° 4 : le théâtre du XVIIe au XXIe siècle

Texte 1

CLÉANTE

Hélas ! belle Philis,
Se pourrait-il que l'amoureux Tircis
Eût assez de bonheur,
Pour avoir quelque place dans votre cœur ?

ANGÉLIQUE

Je ne m'en défends point dans cette peine extrême :
Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE

Ô parole pleine d'appas¹ !
Ai-je bien entendu, hélas !
Redites-la, Philis, que je n'en doute pas.

ANGÉLIQUE

Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE

De grâce, encor, Philis.

ANGÉLIQUE

Je vous aime.

CLÉANTE

Recommencez cent fois, ne vous en lassez pas.

ANGÉLIQUE

Je vous aime, je vous aime,
Oui, Tircis, je vous aime.

CLÉANTE

Dieux, rois, qui sous vos pieds regardez tout le monde,
Pouvez-vous comparer votre bonheur au mien ?
Mais, Philis, une pensée
Vient troubler ce doux transport² :
Un rival, un rival...

ANGÉLIQUE

Ah ! je le hais plus que la mort ;
Et sa présence, ainsi qu'à vous,
M'est un cruel supplice³.

CLÉANTE

Mais un père à ses vœux vous veut assujettir⁴.

ANGÉLIQUE

Plutôt, plutôt mourir,
Que de jamais y consentir ;

¹ Charmes

² Emotion vive

³ Torture

⁴ Placer sous domination

Plutôt, plutôt mourir, plutôt mourir.

ARGAN

Et que dit le père à tout cela ?

CLÉANTE

Il ne dit rien.

ARGAN

Voilà un sot père que ce père-là, de souffrir toutes ces sottises-là sans rien dire.

CLÉANTE

Ah ! mon amour...

ARGAN

Non, non, en voilà assez. Cette comédie-là est de fort mauvais exemple. Le berger Tircis est un impertinent, et la bergère Philis une impudente, de parler de la sorte devant son père. Montrez-moi ce papier. Ha, ha. Où sont donc les paroles que vous avez dites ? Il n'y a là que de la musique écrite ?

CLÉANTE

Est-ce que vous ne savez pas, Monsieur, qu'on a trouvé depuis peu l'invention d'écrire les paroles avec les notes mêmes ?

ARGAN

Fort bien. Je suis votre serviteur, Monsieur ; jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passés de votre impertinent d'opéra.

CLÉANTE

J'ai cru vous divertir.

ARGAN

Les sottises ne divertissent point. [...]

Molière, *Le Malade imaginaire*, Acte II, scène 5, 1673.

Texte 2

ARGAN

Mais il faut demeurer d'accord, mon frère, qu'on peut aider cette nature par de certaines choses.

BÉRALDE

Mon Dieu ! mon frère, ce sont pures idées, dont nous aimons à nous repaître¹ ; et, de tout temps, il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations, que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent et qu'il serait à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un médecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit et lui donner ce qui lui manque, de la rétablir et de la remettre dans une pleine facilité de ses fonctions ; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles et le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoquer la poitrine, de réparer le foie, de fortifier le cœur, de rétablir et conserver la chaleur naturelle, et d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années : il vous dit justement le roman de la médecine. Mais quand vous en venez à la vérité et à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela, et il en est comme de ces beaux songes qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus.

ARGAN

C'est-à-dire que toute la science du monde est renfermée dans votre tête, et vous voulez en savoir plus que tous les grands médecins de notre siècle.

¹ Entretenir son esprit de quelque chose, se satisfaire

BÉRALDE

Dans les discours et dans les choses, ce sont deux sortes de personnes que vos grands médecins. Entendez-les parler : les plus habiles gens du monde ; voyez-les faire : les plus ignorants de tous les hommes.

ARGAN

Hoy ! Vous êtes un grand docteur, à ce que je vois, et je voudrais bien qu'il y eut ici quelqu'un de ces Messieurs pour rembarer vos raisonnements et rabaisser votre caquet.

BÉRALDE

Moi, mon frère, je ne prends point à tâche de combattre la médecine ; et chacun, à ses périls et fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous, et j'aurais souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes, et, pour vous divertir, vous mener voir sur ce chapitre quelque une des comédies de Molière.

ARGAN

C'est un bon impertinent que votre Molière avec ses comédies, et je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins.

BÉRALDE

Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine.

Molière, *Le Malade imaginaire*, Acte III, scène 3, 1673.

Texte 3

LE COMTE, BARTHOLO.

LE COMTE.

Oh ! je vous ai reconnu d'abord à votre signalement¹.

BARTHOLO, au comte qui serre la lettre.

Qu'est-ce que c'est donc que vous cachez là dans votre poche !

LE COMTE.

Je le cache dans ma poche, pour que vous ne sachiez pas ce que c'est.

BARTHOLO.

Mon signalement ! Ces gens-là croient toujours parler à des soldats !

LE COMTE.

Pensez-vous que ce soit une chose si difficile à faire que votre signalement ?

(AIR : *Ici sont venus en personne.*)

Le chef branlant, la tête chauve,
Les yeux vairons², le regard fauve,
L'air farouche d'un Algonquin³,
La taille lourde et déjetée⁴,

¹ Description

² Se dit des yeux qui ont des couleurs différentes

³ Membre d'une tribu indienne d'Amérique du Nord

⁴ Déformé par déviation

L'épaule droite surmontée,
Le teint grenu d'un Maroquin,
Le nez fait comme un baldaquin,
La jambe pote¹ et circonflexe,
Le ton bourru, la voix perplexe,
Tous les appétits destructeurs ;
Enfin la perle des docteurs.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Êtes-vous ici pour m'insulter ? Délogez² à l'instant.

LE COMTE.

Déloger ! Ah ! fi ! que c'est mal parler ! Savez-vous lire, docteur... Barbe à l'eau ?

BARTHOLO.

Autre question saugrenue.

LE COMTE.

Oh ! que cela ne vous fasse pas de peine ; car, moi qui suis pour le moins aussi docteur que vous...

BARTHOLO.

Comment cela ?

LE COMTE.

Est-ce que je ne suis pas le médecin des chevaux du régiment ? Voilà pourquoi l'on m'a exprès logé chez un confrère.

BARTHOLO.

Oser comparer un maréchal !...

LE COMTE.

(AIR : *Vive le Vin.*)

(*Sans chanter.*)

Non, docteur, je ne prétends pas
Que notre art obtienne le pas
Sur Hippocrate³ et sa brigade.

(*En chantant.*)

Votre savoir, mon camarade,
Est d'un succès plus général ;
Car s'il n'emporte point le mal,
Il emporte au moins le malade.

¹ Grosse et enflée

² Sortez

³ Médecin grec généralement considéré comme le « père de la médecine »

C'est-il poli ce que je vous dis là ?

BARTHOLO.

Il vous sied bien, manipulateur¹ ignorant, de ravalier ainsi le premier, le plus grand et le plus utile des arts !

LE COMTE.

Utile tout à fait, pour ceux qui l'exercent.

BARTHOLO.

Un art dont le soleil s'honore d'éclairer les succès.

LE COMTE.

Et dont la terre s'empresse de couvrir les bévues².

BARTHOLO.

On voit bien, malappris, que vous n'êtes habitué de parler qu'à des chevaux.

LE COMTE.

Parler à des chevaux ? Ah ! docteur, pour un docteur d'esprit... N'est-il pas de notoriété que le maréchal guérit toujours ses malades sans leur parler ; au lieu que le médecin parle beaucoup aux siens...

BARTHOLO.

Sans les guérir, n'est-ce pas ?

LE COMTE.

C'est vous qui l'avez dit.

BARTHOLO.

Qui diable envoie ici ce maudit ivrogne ?

LE COMTE.

Je crois que vous me lâchez des épigrammes³, l'Amour !

BARTHOLO.

Enfin que voulez-vous ? que demandez-vous ?

LE COMTE, feignant une grande colère.

Eh bien donc ! il s'enflamme ! Ce que je veux ? est-ce que vous ne le voyez pas ?

Beaumarchais, *Le barbier de Séville*, Acte II, scène 13, 1775.

¹ Celui qui manipule (le corps des chevaux)

² Erreur grossière due à l'ignorance.

³ Trait d'esprit mordant